

les Baniens à changer les monnaies courantes dans le port en espèces plus recherchées dans les Indes.

Trois canaux s'offrent habituellement pour l'exportation des marchandises que le pays ne consomme pas. Les caravanes persanes en achètent une grande partie. Elles soldèrent quelque temps avec les diamans et les autres pierres précieuses que les armées de Nadir-Chah avaient pillées dans l'Indostan. Ce genre de richesse ne pouvait durer, et il fallut recourir au cuivre, dont, malgré l'abondance des mines, il ne reste plus que ce qui est absolument nécessaire pour la circulation intérieure. Il est maintenant remplacé par l'or et par l'argent que la tyrannie avait fait cacher dans les entrailles de la terre. Si l'état ne sort de ses ruines, ces métaux s'épuiseront, et l'on sera réduit à renoncer à des jouissances qu'une longue habitude avait rendues si chères.

Le second débouché est plus assuré. Il a lieu par Bagdad, par Alep, et par toutes les villes intermédiaires. Les toiles, le café, les épiceries qui prennent cette route sont payés avec de l'or, avec des noix de gale, avec une infinité plus ou moins considérable d'objets tous tirés de la chrétienté.

C'est le désert qui ouvre la troisième communication. Les Arabes voisins de Bassora se rendent tous les printemps en Syrie pour y vendre leurs chameaux. On leur confie des mousselines

et d'autres articles de peu de volume, dont, avec une probité qui ne s'est jamais démentie, ils rapportent, en automne, les valeurs en draps, en corail, en quincaillerie, en glaces et en verroterie de Venise. La sûreté, la célérité, le bon marché de cette route lui procurerait toute préférence, si le pacha de Bagdad, qui a établi des péages en différens endroits de son gouvernement, ne prenait les plus grandes précautions pour la fermer. Ce n'est qu'en surprenant la vigilance de ses lieutenans ou en les corrompant qu'on parvient à s'en servir.

Le Malabar proprement dit n'est que le pays situé entre le cap Comorin et la rivière de Neliceram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin.

xxiv.  
Description  
de la côte de  
Malabar.

La partie de cette région qui est le plus au sud offre une perspective unique dans les Indes. D'une plage généralement un peu basse, où la mer baigne les racines du cocotier sans les offenser, la vue s'élève insensiblement jusqu'à une longue chaîne de hautes montagnes qui terminent l'horizon. Sur quelque partie de ce magnifique amphithéâtre que l'œil s'arrête, il rencontre des sites heureux, des arbres toujours verts, des prairies émaillées de fleurs, d'innombrables sources, des chutes d'eau pittoresques, une infinité de villes, de bourgades et de hameaux.

Le poivre est la principale production de cette contrée, plus agréable que riche. L'arbrisseau qui le donne a une racine fibreuse et noirâtre. Sa tige, sarmenteuse et flexible comme celle de la vigne, a besoin pour s'élever d'un arbre ou d'un échelas. Elle est rameuse, garnie de nœuds, de chacun desquels part une feuille ovale-aiguë, très-lisse, et marquée de cinq nervures, dont l'odeur est forte et le goût piquant. Vers le milieu des rameaux, et plus souvent aux extrémités, l'on voit de petites grappes semblables à celles du groseillier, qui portent environ trente fleurs, composées de deux étamines et d'un pistil. Le fruit qui succède est d'abord vert, puis rouge, de la grosseur d'un pois. On le cueille communément en octobre, quatre mois après la floraison, et on l'expose pendant sept ou huit jours au soleil. La couleur noire qu'il acquiert alors lui a fait donner le nom de poivre noir. On le rend blanc en le dépouillant de sa pellicule extérieure. Le plus gros, le plus pesant et le moins ridé est le meilleur.

Le poivrier se plaît dans les îles de Java, de Sumatra, de Ceylan, mais plus particulièrement sur la côte de Malabar. On ne le sème point; on le plante; et le choix des rejetons demande une attention sérieuse. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La première année de sa fécondité et les deux qui suivent sont si abondantes, qu'il y a des arbustes qui produisent jusqu'à six ou sept livres de poivre. Les récoltes vont en-

suite en diminuant, et elles sont nulles à la douzième année.

La culture du poivrier n'est pas difficile. Il suffit de le placer dans des terres grasses, et d'arracher avec soin, surtout les trois premières années, les herbes qui croissent en abondance autour de sa racine. Comme le soleil lui est très-nécessaire, on doit, lorsque le poivrier est prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui servent d'appui, afin que leur ombre ne nuise pas à ses productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on aurait beaucoup de bois et peu de fruit.

L'exportation du poivre peut s'élever à dix millions pesant. A dix sols la livre, c'est une valeur de cinq millions d'argent. Le safran d'Inde, le cardamome, la fausse cannelle, le gingembre et le bois de sapan, qui sortent du pays, doivent rendre la moitié de cette somme. C'est tout ce qu'il faut pour payer les marchandises de l'Europe et de l'Asie que le pays consomme; mais il n'y a rien de trop.

Le nord du Malabar n'a pas un aspect aussi riant que le midi; aucune épicerie n'y prospère. Mais son riz, son blé, son sucre, son coton, ses manufactures l'élevèrent de bonne heure à un degré de prospérité où peu de contrées des deux mondes ont pu atteindre.

Surate fut le premier comptoir que les Anglais formèrent dans le Malabar. En 1610, on y en-

voya le capitaine Middleton pour charger les marchandises dont la fabrication avait été ordonnée. Vingt bâtimens portugais l'attendaient à la vue du port pour l'intercepter. C'était une nécessité de perdre son voyage ou de combattre des forces supérieures. Son courage ne lui permit pas de balancer : il attaqua ses ennemis , prit plusieurs de leurs vaisseaux , et dissipa le reste. L'intrigue rendit ce succès inutile. Non-seulement il ne fut pas possible au vainqueur de remplir l'objet de sa commission , mais les facteurs qui conduisaient les affaires de sa nation furent encore obligés de s'embarquer avec lui , sans même avoir pu obtenir le temps de faire le recouvrement des sommes qui leur étaient dues.

Thomas Best se présenta l'année suivante avec quatre gros navires pour rétablir une loge qui ne pouvait que très-difficilement être remplacée. Les marchands qu'il portait furent reçus sans contradiction , et même avec une sorte d'enthousiasme. La jalousie , qui dort rarement , se montra de nouveau à découvert. Ce ne fut qu'après avoir deux fois complètement battu les Portugais que l'amiral anglais put se flatter d'avoir donné quelque solidité à son ouvrage. Ses succès lui procurèrent un avantage que probablement il n'avait pas prévu. Le grand Mogol , charmé de l'humiliation d'un peuple qui jusqu'alors avait fait trembler tous les autres , invita la nation triomphante à former des établissemens dans toutes les

parties de la côte qui étaient sous sa puissance. On mit à profit cette faveur , et les prospérités britanniques augmentèrent. Elles cessèrent presque entièrement durant les guerres civiles qui bouleversèrent les trois royaumes , mais pour reprendre à la paix leur cours. Un événement inespéré contribua encore à les augmenter.

En 1662, Charles II épousa une princesse de Portugal , qui lui porta en dot l'île de Bombay. Ce prince dissipateur espéra un gros revenu de son acquisition. Voyant qu'elle lui coûtait plus qu'elle ne lui rendait , il la céda quelques années après à la compagnie des Indes , qui en fit le centre de son commerce au Malabar , et l'entrepôt de ses forces maritimes. L'association privilégiée jouissait pleinement depuis vingt ans des avantages propres à un port excellent dans des mers où il n'y en point d'autres , lorsqu'elle se vit à la veille de le perdre.

Des dépenses sagement ordonnées , que la corruption du gouvernement avait rendues inutiles , avaient forcé le monopole à faire partir ses vaisseaux pour l'Inde sans les fonds nécessaires pour former des cargaisons , mais avec l'ordre à ses facteurs de les rassembler sur son crédit. Comme il n'avait jamais manqué à ses engagements , on trouva assez facilement six à sept millions de livres. Rien n'est plus extraordinaire que la manière dont on s'y prit pour se débarrasser de cette dette.

Josias Child, qui de directeur de la compagnie en était devenu le tyran, fit passer, dit-on, à l'insu de ses collègues, des ordres aux Indes pour que les prêteurs fussent frustrés de leur créance, sous quelque prétexte que ce pût être. C'est à son frère Jean Child, gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce mystère d'iniquité fut plus particulièrement confiée. Aussitôt cet homme avide, inquiet et féroce, annonce aux lieutenans du grand Mogol des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritaient, il fonde sur les navires qui appartenaient aux sujets de la cour de Delhy, et de préférence sur ceux de Surate comme plus riches. Il ne respecte pas même les bâtimens qui naviguaient munis de ses passe-ports, et il pousse l'audace jusqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée du souverain. Ce brigandage, qui dura toute l'année de 1688, causa sur cet océan des dommages inappréciables.

Aurengzeb, qui tenait les rênes de l'empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un si grand outrage. Un de ses généraux débarque au commencement de 1689 avec vingt mille hommes à Bombay. A son approche, Magazan lui est abandonné avec ce qu'il renferme d'argent, de vivres, d'armes et de munitions. Enhardi par ce premier succès, le guerrier indien attaque les Anglais dans la plaine, les

bat et les réduit à se réfugier dans la forteresse principale, dans laquelle il les investit, et où il espère les forcer bientôt à se rendre.

Child, aussi lâche dans le péril qu'il avait paru audacieux dans ses pirateries, envoie sur-le-champ des députés à la cour pour demander grâce. Après bien des supplications, bien des bassesses, ces envoyés sont admis devant l'empereur les mains liées derrière le dos et la face prosternée contre terre. Aurengzeb, qui voulait conserver une liaison qu'il croyait utile à ses états, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en souverain irrité, en souverain qui pouvait et devait peut-être se venger, il céda au repentir, aux soumissions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ses sujets qu'on avait pillés, tels furent les actes de justice auxquels le despote le plus absolu qui fut jamais réduisit ses volontés suprêmes. A ces conditions si modérées il fut permis aux Anglais de continuer à jouir des prérogatives qui leur avaient été jusqu'alors accordées.

Tel fut le dénouement d'une des plus étranges scènes qui se fussent passées en Asie depuis que les Européens avaient commencé d'en fréquenter les mers. Elle interrompit le commerce britannique pendant plusieurs années. Elle occasionna une dépense de neuf à dix millions. Elle causa la perte de cinq gros vaisseaux et d'un plus grand nombre de moindre grandeur. Elle coûta la vie

à plusieurs milliers d'excellens matelots. Elle se termina par la ruine du crédit et de l'honneur de la nation, deux choses dont la valeur est au-dessus de tous les calculs, et dont les deux Child auraient dû payer la perte de leur tête.

Les Anglais avaient à regagner dans le Malabar la considération et la confiance qu'ils avaient perdue. Ils y réussirent plus tôt et plus facilement qu'ils ne l'avaient peut-être espéré. Leur commerce reprit son activité, et s'accrut paisiblement pendant près d'un siècle. Si à la fin ils s'écartèrent de cet heureux plan, ce fut la nécessité et non l'ambition qui les en fit sortir.

xxv.  
Histoire des  
pirates An-  
gria.

Les Marattes, maîtres de quelques postes sur les rivages de la mer, au nord de Goa, infestaient cet océan de leurs brigandages. Leurs bâtimens corsaires étaient tous très-légers, et portaient à l'avant des canons de dix-huit et de vingt-quatre. Voguant également bien à la voile et à la rame, ils profitaient des calmes fréquens dans ces parages pour attaquer par les côtés le navire qui tentait leur cupidité. L'abordage était le genre d'engagement qui leur convenait le mieux. Ceux qui les montaient étaient dans l'usage de jeter sur le pont ennemi des pots de terre très-fragiles et remplis de chaux en poudre qui mettait hors de combat ceux dans les yeux desquels elle s'insinuait. Jamais ils n'insultaient, jamais ils ne mutilaient, jamais ils ne réduisaient à l'esclavage ceux qu'ils avaient vaincus. Rarement même re-

tenaient-ils les bâtimens qu'ils avaient forcés à se rendre. Leurs cargaisons étaient tout ce qu'ils voulaient.

Cette piraterie offensa vivement le mogol, qui venait d'asservir les parties septentrionales de la côte. Pour protéger la navigation de ses sujets, il créa une flotte principalement destinée à réprimer cet esprit de rapine. A cette époque les deux puissances se heurtèrent. Dans les combats journaliers et sanglans, le Maratte Couagy Angria montra des talens si distingués, qu'on lui déféra la direction des forces maritimes de sa nation, et bientôt après le gouvernement de l'importante forteresse de Sueradroog, bâtie sur une petite île, à peu de distance du continent.

Cet homme entreprenant n'avait vaincu que pour lui. Il fit adopter son plan d'indépendance par les compagnons de ses victoires, et avec leur secours s'empara des navires qu'il avait si longtemps et si heureusement commandés. Les efforts qu'on fit pour le faire rentrer dans la soumission furent impuissans. L'attrait du pillage et la réputation de sa générosité attirèrent même autour de lui un si grand nombre de braves aventuriers, qu'il lui fut facile de devenir conquérant. Son empire s'étendit quarante lieues sur la côte; et dans les terres, depuis vingt jusqu'à trente milles, selon la disposition des lieux et la facilité de la défense. Cependant il dut ses plus grands succès et toute sa renommée à des opérations

navales, qui furent continuées avec la même activité et la même intelligence par les héritiers de son nom et de ses états.

Ces corsaires n'attaquaient d'abord que les navires indiens, maures ou arabes, qui n'avaient pas acheté d'eux un passe-port. Avec le temps ils insultèrent le pavillon des Européens, qui ne purent plus naviguer que sous convoi. Cette précaution était très-dispendieuse, et se trouva insuffisante. Les vaisseaux d'escorte furent souvent assaillis eux-mêmes, et quelquefois enlevés à l'abordage. Nos associations privilégiées se déterminèrent alors à un tribut annuel, sans que cette humiliation leur procurât une sûreté entière.

Les déprédations duraient depuis cinquante ans, lorsqu'en 1722 les Anglais joignirent leurs forces à celles des Portugais contre ces pirates. L'expédition fut honteuse et malheureuse. Celle qui, deux ans après, fut entreprise par les Hollandais avec sept vaisseaux de guerre et deux galiotes à bombe ne réussit pas mieux. Enfin une escadre britannique commandée par Watson, des troupes de débarquement aux ordres de Clive, tentèrent ce qui n'avait pu être exécuté. La résistance des postes subalternes fut presque nulle, et celle de la capitale, abandonnée par son chef, fut beaucoup moindre qu'on ne l'avait craint. Ghé-riah, attaquée par terre et par mer, se rendit à discrétion, le 13 février 1756. On y trouva deux cents pièces de canon, six mortiers de fonte, une

immense quantité de munitions de guerre et de bouche, et en argent environ trois millions, qui furent distribués aux soldats et aux équipages. La flotte, qui était nombreuse, fut brûlée dans le port.

Pour empêcher les Marattes de traverser un projet dont le succès était utile à tous les navigateurs, il avait fallu malheureusement promettre de les mettre en possession du territoire, dont on dépouillerait les Angria. Cet engagement, qui fut scrupuleusement rempli, étendit sur la côte l'empire d'un peuple déjà trop puissant, et lui donna de nouvelles facilités pour suivre les vues que depuis long-temps il avait tournées vers Surate.

Le port de cette place fut, durant plusieurs années, le seul par lequel l'empire mogol put se débarrasser de son superflu, le seul par lequel il put pourvoir à ses besoins. Pour le contenir et pour le défendre, il fut construit une citadelle, dont le commandant n'avait aucune autorité sur celui de la ville. On avait même l'attention de choisir deux gouverneurs qui ne fussent pas de caractère à se réunir pour l'oppression du commerce. Des pirateries qui interceptaient la navigation, et qui empêchaient les dévots musulmans de faire le voyage de la Mecque, donnèrent naissance à un troisième pouvoir. Ce fut la création d'une place d'amiral, qui fut confiée au chef d'une colonie de Cafres, récemment établie à Rajepour, et à laquelle on attachait trois lacks de roupies, ou

xxvi.  
Marattes.

xxvii.  
Révolutions  
arrivées à  
Surate.  
Suite de l'in-  
fluence qu'y  
acquirent  
les Anglais.

sept cent vingt mille livres d'appointemens. La somme n'ayant pas été régulièrement payée, l'amiral s'empara du château, et de ce fort il vexait la rade. Tout alors tomba dans la confusion; et l'avarice des Marattes, toujours inquiète, devint plus vive que jamais. Depuis long-temps ces barbares, qui avaient étendu leurs usurpations jusqu'aux portes de Surate, recevaient le tiers des impositions, pour qu'ils ne troublassent pas la circulation des marchandises qui étaient versées dans l'intérieur des terres. Ils s'étaient accommodés de ce partage tant que les circonstances ne leur avaient pas permis d'en espérer un plus considérable; mais, lorsqu'ils virent la fermentation des esprits, ils ne doutèrent pas que quelque une des factions qui déchiraient ce grand marché ne leur en ouvrît les portes, et ils s'approchèrent en force des murailles. Des négocians qui se voyaient toujours à la veille d'une ruine entière appelèrent les Anglais à leur secours, et en 1759 les aidèrent à s'emparer de la citadelle. Le soin de la tenir sous leur garde ainsi que le service de l'amirauté leur furent aussitôt assurés par la cour de Delhy, avec le revenu attaché aux deux postes. Cette révolution rendit quelque calme à Surate et à son nabab, mais en les mettant dans la dépendance de la force qu'on avait invoquée.

xxviii.  
Établis-  
sement des  
Anglais à  
Bombay.

Avant que cette augmentation d'influence eût mis dans ses mains le commerce de Surate et des contrées voisines, Bombay était devenu le grand

point de communication du Guzurate et de Cambaïe avec le reste de l'Inde; il fournissait, beaucoup plus qu'aucun autre marché, aux besoins des montagnes des Gates. Ses douanes rendaient alors annuellement douze à quinze cent mille livres, somme suffisante pour fournir aux frais des comptoirs établis sur cette longue côte. Mais bientôt la compagnie anglaise voulut être conquérante au Malabar comme elle l'était au Coromandel et dans le Bengale. Ses directeurs ordonnèrent de nouvelles fortifications à Bombay; des chantiers et des arsenaux où les plus grands vaisseaux pussent trouver à réparer tout ce que la guerre ou les élémens auraient pu leur causer de dommage; une très-grande augmentation dans les troupes du pays et dans celles de l'Europe. Pour suffire à tant de dépenses, on imagina de demander, en 1769, aux Marattes la cession de l'île de Salsette, qui fournissait des subsistances à la colonie anglaise; Baçaïm, d'où elle obtenait ses bois de construction, et la portion de revenu que jusqu'alors ils avaient tirée de Surate. Ces propositions furent repoussées avec l'indignation qu'elles méritaient. Comme ceux qui se les étaient permises n'étaient pas en état de les appuyer par la force, ils cherchèrent des ressources d'un autre côté.

Leurs regards s'arrêtèrent sur Barokia, grande ville très-anciennement célèbre par la richesse de son sol et par l'abondance de ses manufactures, à trente-cinq milles de l'embouchure du Ner-